

Un énoncé indicible

FRANÇOISE GAILLARD
Université Paris VII

À partir de l'idéologème « juif-homosexuel », l'article se propose de rendre compte de l'évolution de l'antisémitisme à l'époque de Marcel Proust à travers l'analyse de deux images très représentatives (celle de l'affichiste René Perron et celle du caricaturiste Sennep). Les allusions souvent indirectes ou cryptées que Proust fait, dans ses pastiches aussi bien que dans son œuvre, à ce couple idéologique montrent ainsi la portée politique que la *Recherche* est prête à dévoiler au lecteur avisé.

Proust, juifs, homosexualité, antisémitisme, politique

La question n'est pas d'être ou de ne pas être, mais
d'en être ou de ne pas en être.

Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*

C'est sur une question qui résonne en nous tous, qu'Anne Simon termine sa belle et poignante prise de parole introductive. Quelle marque distinctive infamante Marcel Proust aurait-il dû coudre au revers de son veston dans la France occupée ? Le triangle rose qui, dans les camps stigmatisait les homosexuels déportés ou l'étoile jaune imposée aux juifs dans les territoires conquis par l'Allemagne nazie ?

Cette question, en dépit de la condition non dite qui la sous-tend (si Marcel Proust avait vécu à cette époque) ne ressortit pas du genre de l'uchronie, car elle touche au plus profond des fantasmes d'un temps qui fut celui de l'écrivain, et à la recherche duquel il s'est employé.

Triangle rose ou étoile jaune ? Autrement dit : homosexuel ou juif Marcel Proust ? L'idéologème¹ délirant du « juif-homosexuel » qui alimente l'antisémitisme de la fin de siècle lève le doute en rendant une telle interrogation impertinente : *homosexuel parce que juif*.

¹ L'idéologème, ou maxime idéologique, est un postulat qui, reflétant les croyances ou les préjugés profonds d'une époque ou d'un groupe, fonctionne comme un lieu commun. Celui du juif efféminé, donc potentiellement homosexuel, a continué à alimenter les discours de l'extrême droite dans les années 30. Voir sur ce point GUEJ 2007.

Ouverture en images

Figure 1



R. Péron, Affiche pour l'Exposition Le Juif et la France, 5 septembre 1941- 5 janvier 1942

Figure 2



Sennep, La Mariée

On sait que par leur pouvoir de synthèse et de condensation des signes, les images ont une efficacité plus grande que les discours. Je commencerai donc par en commenter deux. La première est l'œuvre d'un affichiste très connu, René Péron² ; la deuxième est celle d'un caricaturiste, non moins célèbre, Sennep³. La première, de façon très simpliste mais très efficace, décline tous les stéréotypes attachés généralement au juif : stéréotypes physiques (long nez crochu, lèvres lippues, yeux de crapaud)⁴ ; stéréotypes moraux (cupidité, rapacité, désir d'appropriation de toutes les richesses du monde, ce qu'attestent ici ses doigts griffus enserrant un globe terrestre déjà à demi recouvert par son châle de prière).

Le deuxième dessin, intitulée « La mariée », représente Léon Blum se préparant à épouser la France. Il est moins aisé à décrypter sauf à faire intervenir un stéréotype que l'antisémitisme racialiste fin-de-siècle a réveillé : celui du juif efféminé. Érigé en idéologème sous la forme du syntagme du « juif homosexuel », ce stéréotype sert de terreau à tous les fantasmes de déclin dont le discours antisémite s'emploie à agiter le spectre.

L'efficacité de cet idéologème tient, pour une part, à la rationalité apparente dont il se dote en usant de cet instrument de logique formelle qu'est le syllogisme⁵. La majeure y repose sur la corrélation nosographique établie entre homosexualité et féminité, et la mineure sur le préjugé ethnographique qui voulait que le juif soit efféminé par fait de race. La conclusion s'impose alors d'elle-même, le juif-femme est potentiellement toujours du côté de Sodome. Il résultait de ce raisonnement formellement impeccable mais fondé sur des prémisses délirantes, qu'il était responsable de la décadence française dont l'un des signes les plus certains

² René Péron, est surtout connu pour ses affiches de film. C'est pour une exposition qui se tint au Palais Berlitz du 5 septembre 1941 au 5 janvier 1942, qu'il réalisa celle du « juif et la France ». Pour mieux comprendre l'usage grossier que ce placard fait des stéréotypes, il faut savoir que l'exposition, organisée par une association privée, devait tout à la fois aider les Français à reconnaître les Juifs à leurs caractéristiques physiques et à dénoncer l'emprise maléfique que ceux-ci exerçaient sur le monde en général, et sur la France en particulier.

³ Jean Sennep fut l'un des plus grands illustrateurs de la presse française. Ses caricatures de « mamzelle Blum » comme on disait à l'époque, sont restées célèbres. Léon Blum, qui était considéré comme le type même du juif efféminé, y est représenté tantôt sous les traits d'une femmelette sujette aux évanouissements, tantôt en travesti dans un banquet politique bachique, tantôt en mariée...Ajoutons pour faire bon poids, que Jean Sennep fut également l'illustrateur de certains pamphlets de Léon Daudet.

⁴ Tous ces traits sont détaillés dans l'ouvrage abondamment illustré, publié par la Librairie antisémite de la rue de Vivienne sous le pseudonyme du Docteur Certicus, *Les 19 tares corporelles visibles pour reconnaître le juif* (1903).

⁵ On a ici un exemple typique de ce que PERELMAN (1970) appelle une argumentation quasi logique, autrement dit une argumentation qui s'efforce de mouler ses arguments dans les schèmes de la démonstration logique.

est la dévirilisation des hommes – pire encore, qu’il y travaillait en sous-main (j’y reviendrai).

Mais auparavant, pour éviter, autant qu’il se peut, les malentendus, je voudrais situer mon intervention par rapport à l’intitulé de notre colloque. Je n’entends pas parler ici des opinions, des engagements, des partis pris idéologiques de l’écrivain Marcel Proust. Cela a été fait et bien fait par ses biographes et par les historiens de la littérature. Les témoignages, les lettres, les articles, les papiers retrouvés savamment analysés par les spécialistes ont permis, pour aller vite, de broser le portrait d’un Proust qui fut d’abord dreyfusard ardent comme il l’écrit à H. J. Rosny aîné en décembre 1919, quoiqu’on puisse en douter à la lecture de *Jean Santeuil* (mais laissons à la fiction son caractère fictionnel) ; dreyfusard, donc, sans être antimilitariste, patriote sans être nationaliste, athée sans être anticlérical... Et s’il avoue à son correspondant ne plus lire que *L’Action française* c’est, lui explique-t-il, comme pour s’en excuser, parce que la haute tenue intellectuelle de ce journal, représente pour lui qui ne quitte quasiment plus sa chambre, « une cure d’altitude mentale⁶ ».

En relisant les romans de l’Affaire et de l’inversion, je ne cherchais ni confirmation ni infirmation du dreyfusisme ardent confessé dans cette lettre⁷. Je savais ne pas les y trouver. Ce qui, en revanche, fut une vraie surprise c’est de découvrir que, sans y être explicitement, ni repris, ni dénoncé par les personnages, l’idéologue du « juif homosexuel » (dont j’ai rappelé en commençant la récurrence dans le discours antisémite) y était souvent présent mais de façon allusive, détournée, presque cryptique.

⁶ « Ne pouvant plus lire qu’un journal, je lis au lieu de ceux d’autrefois, *L’Action française*. Je peux dire qu’en cela je ne suis pas sans mérite. La pensée de ce qu’un homme pouvait souffrir m’ayant jadis rendu dreyfusard, on peut imaginer que la lecture d’une « feuille » infiniment plus cruelle que *Le Figaro*, ou *Les Débats*, desquels je me contentais jadis, me donne souvent comme les premières atteintes d’une maladie de cœur. Mais dans quel autre journal le portique est-il décoré à fresque par Saint-Simon lui-même, j’entends par Léon Daudet ? plus loin, verticale, unique en son cristal infrangible, me conduit infailliblement à travers le désert de la politique extérieure, la colonne lumineuse de Bainville. Que Maurras, qui semble détenir aujourd’hui le record de la hauteur, donne sur Lamartine une indication géniale, et c’est pour nous mieux qu’une promenade en avion, une cure d’altitude mentale. » (EA, 603). Ce texte daté de décembre 1919 a été retrouvé dans les papiers de Proust après sa mort. On y trouve aussi cette dissociation entre littérature et politique que Proust a toujours revendiqué directement ou par le truchement de Marcel, voir note 8.

⁷ Dans cette même lettre où Proust semble devoir s’expliquer sur ce qu’il appelle « ses opinions politiques », on peut relever ces lignes : « [...] j’ai signé la première de toutes les listes en faveur de Dreyfus, j’ai été un dreyfusard ardent envoyant mon premier livre à Picquart dans sa prison du Cherche-Midi » (*Ibidem*). Il n’est pas sûr que cet envoi fut d’un grand soutien moral ou politique pour ce dernier ! Mais c’est une autre histoire.

Et je me suis alors mise à regarder certains passages de la *Recherche* comme Charlus regarde Jupien dans la petite cour de l'Hôtel de Madame de Villeparisis, c'est-à-dire « avec la fixité particulière de quelqu'un qui va vous dire : pardonnez-moi mon indiscrétion mais vous avez un long fil blanc qui pend derrière votre dos [...] » (Proust 1987, RTP III, 7). Le long fil blanc de cet idéologème, je me suis mise à en traquer les affleurements, les résurgences dans les jeux de couplage-découplage, de construction-déconstruction, de torsion que le texte lui fait subir. J'en ai usé comme d'un fil d'Ariane pour tenter d'éclairer le rapport trouble que Proust entretient avec la (sa) judéité.

L'affaire du prix Goncourt

1919 : scandale à gauche comme à droite. Le prix Goncourt vient d'être attribué à Marcel Proust, pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ce choix semblait pour le moins intempestif au lendemain de la grande guerre. Parmi tous les propos tenus par ceux que choque l'indécence de cette consécration, je ne retiendrai que cette adresse au jury faite par le journaliste Binet-Valmer : « Messieurs de l'Académie Goncourt je vous aurais applaudi si vous aviez couronné Proust en 1913 »⁸. Cette phrase dit mieux que d'autres plus virulentes à l'endroit de l'écrivain, ce dont on s'indigne alors. Comment, dans une France meurtrie et endeillée, avoir osé décerner cette récompense à un esthète, exemple même de la dégénérescence à laquelle sont arrivées les élites intellectuelles. Le vote du jury est vécu comme une offense aux morts dans les tranchées et à tous les poilus qui avaient combattu pour la France. On forgea même pour l'occasion un néologisme : « proustitution ». On ne peut s'empêcher de se demander quel vocable aurait été inventé si *Sodome et Gomorrhe* avait alors paru ?

Paul Souday, chroniqueur au *Temps*, fut un des rares à défendre l'honneur des jurés en arguant premièrement qu'Edmond de Goncourt détestait l'intrusion de la politique dans la littérature et, donc, que la conformité du roman de Marcel Proust à l'esprit du fondateur du prix rendait le choix du jury légitime. Deuxièmement que la politique n'avait joué aucun rôle dans la carrière de M. Marcel Proust, lequel était un pur homme de lettres, c'est-à-dire un homme étranger aux magouilles politiciennes. Ce deuxième argument était destiné à tous ceux qui voyaient dans cette attribution la main de *L'Action française*, en l'occurrence celle de Léon Daudet. Troisièmement que la politique n'en jouait pas davantage dans son livre dont la

⁸ « La semaine littéraire », *Comoedia*, 14 décembre 1919.

valeur littéraire était indéniable. Qu'en conclure ? Qu'il n'y aurait pas de politique dans la *Recherche* ?

Or même si, Marcel, au moment où il décide de se mettre à écrire, s'avoue soulagé de n'être plus dans l'obligation de traiter des graves questions du temps⁹, de la politique il y en a partout dans les romans de l'Affaire et de la guerre. Mais les querelles politiques qui mettent la France au bord de l'éclatement, s'y transforment en propos mondains, en bons mots, en clichés, en lieux communs dépassionnés, bref en énoncés futiles typiques des conversations de salon dans le monde du Faubourg Saint-Germain. « Les mondains qui ne veulent pas laisser la politique s'introduire dans le monde sont aussi prévoyants que les militaires qui ne veulent pas laisser la politique s'introduire dans l'armée » (*RTP* III, 740) nous dit Marcel. L'écrivain qui ne veut pas la laisser s'introduire dans la littérature l'est-il autant qu'eux¹⁰ ?

Mais il n'est pas de prévoyance qui n'ait ses failles, et la politique, bannie de la *Recherche*, y entre par la petite porte de l'ironie cruelle, laquelle n'est pas sans rappeler le Flaubert de *L'Éducation sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet* rapportant au style indirect libre les propos des membres du club de l'intelligence ou ceux des notables de Chavignolles lors du dîner pré-électoral.

Sans compter que pour Proust, le tourniquet des opinions contradictoires et changeantes qui fait de la politique un phénomène cyclique semblable à celui de la mode, dévalue cette dernière par rapport à la littérature ; en effet

pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on aurait crus immuables et compose une autre figure. [...] Ces dispositions nouvelles du kaléidoscope sont produites par ce qu'un philosophe appellerait un changement de critère. L'affaire Dreyfus en amena un nouveau [...] et le kaléidoscope renversa une fois de plus ses petits losanges colorés. Tout ce qui était juif passa en bas, fut-ce la dame élégante, et des nationalistes obscurs montèrent prendre sa place. (*RTP* I, 507)

Est-il donc bien utile de se demander où se situe politiquement le narrateur dans ces jeux mondains ? Thierry Laget et Brian G. Rogers ont fait remarquer dans une note de leur édition critique de *Du côté de Guermantes* que c'est dans le premier

⁹ « Je sentais que je n'aurais pas à m'embarrasser de diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé – notamment celles que la critique avait développées au moment de l'affaire Dreyfus et avait reprises pendant la guerre et qui tendaient à “faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire”, et à traiter des sujets ni frivoles ni sentimentaux... » (*RTP* IV, 460).

¹⁰ Marcel ne le dit pas mais on ne peut rapprocher sa conception de la littérature de celle de Stendhal qui comparait l'intrusion de la politique dans un roman à un coup de pistolet tiré au milieu d'un concert ? (Voir, parmi les diverses occurrences de ce mot que Stendhal affectionnait, *Armance*, *Œuvres romanesques complètes*, I, édition d'Y. Ansel et de P. Berthier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 162.

volume que l'on trouvait le seul passage de la *Recherche* où le narrateur prenait position en faveur de Dreyfus. Et alors ? Même s'il y avait d'autres énoncés dans lesquels Marcel livrerait ses vues sur l'Affaire, ces énoncés, sauf à contrevenir de façon intempestive, à la logique du roman, seraient eux aussi pris dans la ronde mondaine des opinions. Aucune valeur de vérité sur les idées politiques et les positions idéologiques de Marcel Proust ne saurait donc leur être accordés¹¹.

Aussi ai-je préféré suivre « mon fil blanc », quelque entortillé qu'il fût, plutôt que de me fier à ce qui se dit dans les salons ou à l'office, dans les bordels ou les lieux chics, à Combray, à Balbec ou à Paris ; à le suivre entre les lignes ou en marge du récit proprement dit, comme dans la longue dissertation sur l'homosexualité sur laquelle s'ouvre le premier tome de *Sodome et Gomorrhe* – à le suivre pour voir où il conduirait.

Ce ne sont pourtant pas ces pages, où ce fil est presque trop visible, et la présence en arrière-fond de l'idéologème antisémite, trop patente, que je voudrais d'abord vous remettre en mémoire, mais le singulier pastiche que Proust fit de Michelet à propos de « l'affaire Lemoine¹² ».

Torsions et contorsions autour des thèmes de la judéité et l'homosexualité

Dans ce pastiche, le récit de l'Affaire est tout à la fois lyrique, bien dans le style de l'historien, et décousu comme il convient à des notes à peine ordonnées en vue d'une narration historique à venir.

Se donnant pour ce qu'il est, à savoir un travail préparatoire, le texte se présente sous la forme d'une sorte de plan dont le manque d'articulations syntaxiques et de liaisons causales, complique la lecture.

Je [c'est le pseudo Michelet qui parle] raconterai quelque jour cette magnifique affaire Lemoine dont aucun contemporain n'a soupçonné la grandeur, je montrerai ce petit homme, aux mains débiles, aux yeux brûlés par la terrible recherche, juif

¹¹ Sans compter qu'il ne faut pas trop vite oublier les bonnes vieilles distinctions entre personnage, narrateur et auteur, faites par les narratologues (précédés en cela par le Proust du *Contre Sainte-Beuve*), en des temps qui peuvent nous paraître aussi éloignés du nôtre que l'Affaire Dreyfus aux mondains pour qui « l'avant-guerre était séparée de la guerre par quelque chose d'aussi profond, simulant autant de durée, qu'une période géologique. » *RTP* IV, 306.

¹² Un escroc du nom de Henri Lemoine qui prétendait avoir trouvé le secret de fabrication du diamant convainquit le président de la compagnie De Beers. Celui-ci, en échange du brevet, lui remit une très importante somme d'argent. Cette histoire qui défraya la chronique entre 1908 et 1909, donna à Proust l'idée de la raconter à la manière de différents écrivains, dont Michelet. Ces pastiches fort savoureux furent réunis et publiés par la *NRf* en 1919 dans le volume *Pastiches et Mélanges*.

probablement (M. Drumont l'a affirmé non sans vraisemblance ; aujourd'hui encore les Lemoustiers – contraction de Monastère – ne sont pas rares en Dauphiné, terre d'élection d'Israël pendant tout le moyen âge), menant pendant trois mois toute la politique de l'Europe, courbant l'orgueilleuse Angleterre à consentir un traité de commerce ruineux pour elle, pour sauver ses mines menacées, ses compagnies en discrédit. Que nous qui livrions l'homme, sans hésiter elle le paierait au poids de sa chair. (EA, 27)

Lemoine, que Michelet peint sous les traits d'une sorte d'alchimiste moderne, prétendait avoir découvert la formule du diamant. Or « diamant » appelant par association d'idée « juif », il n'en faut pas plus pour que Lemoine se trouve judéisé par le pseudo Michelet, qui n'hésite pas à se prévaloir de la caution de Drumont¹³. Ce dernier, qui débusque du juif partout où il y a du profit et de l'affairisme, l'affirme doctement : Lemoine est juif. Pour le prouver il s'appuie sur une onomastique fantaisiste qui est une sorte de pastiche de Proust fait par lui-même¹⁴. Mais revenons à Lemoine.

Lemoine serait juif, et cette judéité nous vaut la bonne plaisanterie sur le poids de chair que l'Angleterre serait prête à payer pour s'emparer de lui. Notons, avant de continuer la lecture de ce texte, que dans les autres pastiches qui racontent cette même affaire, il n'est jamais fait mention d'une quelconque judéité de Lemoine. Ceci est loin d'être anodin. À l'évidence Proust s'amuse. Amusement grinçant, car, sous couvert de bouffonnerie, il fait défiler tous les stéréotypes dont se nourrit le discours antisémite du temps : avidité, trahison, à quoi, comme le dessin de Sennep le montre, est venu s'en ajouter un autre, pas totalement neuf, mais resté secondaire dans le discours social de l'antisémitisme avant la fin de siècle : *homosexualité*. Car l'histoire des tribulations de Lemoine n'en reste pas aux manigances de la perfide Albion prête à tout pour sauver ses mines menacées et ses compagnies en discrédit. L'Allemagne s'en mêle.

L'Allemand fort déductivement devant son pot de bière, voyant chaque jour les cours de la De Beers baisser, reprenait courage (révision du procès Harden, loi polonaise, refus de répondre au Reichstag). Touchante immolation du juif au long des âges ! « Tu me calomnies, obstinément, m'accuses de trahison contre tout vraisemblable, sur terre, sur mer (affaire Dreyfus, affaire Ullmo) ; eh bien ! je te donne mon or (voir le grand développement des banques juives à la fin du XIX^e siècle), et plus que l'or, ce qu'au poids de l'or tu ne pourrais toujours pas acheter : le diamant. » (EA, 27-28)

¹³ En montrant le pseudo Michelet faire fonds sur les spéculations de Drumont, Proust fait habilement allusion à l'antisémitisme du grand historien.

¹⁴ Voir *Noms de pays : le nom* à la fin de *Du côté de chez Swann* ainsi que *Noms de pays : le pays*, à la fin d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Le lecteur un peu ahuri ne peut s'empêcher de se demander ce que Harden, un journaliste allemand dont le nom était attaché à une tout autre affaire, vient faire dans celle de Lemoine. S'il comprend que, conformément à la logique associativiste qui a fait de Lemoine un juif, « Juif » appelle « trahison », que « trahison » appelle « Dreyfus », et que « Dreyfus » appelle « révision de procès », il comprend moins pourquoi le syntagme « révision de procès » appelle automatiquement « Harden ». Ce qui était clair aux contemporains de Proust, demande aujourd'hui quelques mots d'explication. Tout le monde savait à l'époque que Harden, qui avait mené une campagne de presse contre l'entourage (préssumé) homosexuel de l'empereur Guillaume II, avait déclenché un véritable scandale politique en écrivant dans les colonnes de son journal que l'Allemagne était dirigée par des invertis malades et dégénérés. On savait aussi que, sans qu'il soit explicitement nommé, celui qui était visé était le prince Eulenburg¹⁵.

On a du mal aujourd'hui à prendre la mesure des effets dévastateurs de cette histoire d'homosexualité qui fragilisa le *Reich* et dont le bruit, franchissant les frontières de l'Allemagne, alla jusqu'à traverser les murs qui protègent l'entre-soi du Faubourg Saint-Germain. Charlus, généralement peu enclin au commérage et dont on connaît par ailleurs la germanophilie, y fera allusion et dans *Du Côté de Guermantes* et dans *Sodome et Gomorrhe*. Dans *Le Temps retrouvé* il poussera même le délire jusqu'à fournir comme explication au conflit mondial, l'homosexualité des têtes couronnées, à commencer bien évidemment par celle de Guillaume II. Tout s'éclaire donc.

L'arrivée, pour le moins inattendue, d'Harden dans l'affaire d'un Lemoine à la judéité démasquée par Drumont, a pour fonction d'ajouter le thème de l'homosexualité à ceux des stéréotypes les plus anciens colportés sur les juifs. Le texte semble ici obéir à une logique, que Freud dira plus tard être celle du rêve ou du fantasme : la condensation.

Certes, ni Harden, ni Lemoine (du moins pour ce que ce pastiche nous permet d'en savoir), ne sont homosexuels, mais la collusion entre leurs deux affaires suffit à elle seule à opérer une sorte de nouage thématique entre « homosexualité » et « judéité », c'est-à-dire entre ce que précisément, l'antisémitisme fin de siècle condense, comme on l'a vu, en un seul idéologème : celui du *juif homosexuel*.

Si dans *L'Affaire Lemoine*, le « fil blanc » qui noue les deux thèmes est fort emmêlé, il ne l'est pas moins dans la longue digression sur l'homosexualité sur laquelle

¹⁵ Une des sources de Marcel Proust sur ce scandale est certainement l'article de Léon Daudet : « Le complot juif en Allemagne » publié dans le journal de Drumont, *La Libre Parole*, le 24 novembre 1907. Il faut aussi rappeler que Drumont, toujours dans *La libre parole*, avait consacré plusieurs articles aux affaires Harden et Ullmo.

s'ouvre le premier tome de *Sodome et Gomorrhe*, même si ce nouage y prend en apparence la forme d'un exposé argumenté et construit.

Les deux races

Dans ces pages qui, d'ailleurs, ressemblent plus à un mini essai qu'à une longue digression, Proust, comme on sait, établit un parallélisme entre les invertis¹⁶ et les juifs. À l'en croire, ce qui les rapprocherait serait une même appartenance à des races maudites « dont le nom est la plus grande injure » (*RTP III*, 18). Et, à le suivre, cette commune malédiction qui les enferme dans une communauté de destin, expliquerait certains de leurs traits de caractère et de leurs comportements sociaux. Comme le juif, l'inverti n'est-il pas « obligé à vivre dans le mensonge et le parjure » (*RTP III*, 16) et, condamné, à « renier son Dieu » (*Ibidem*) ?

Qu'« être juif » en cette fin de siècle où le vieil antisémitisme religieux a fait place à un antisémitisme politique fortement racialisé, soit considéré comme une affaire de race et non de religion, est un leitmotiv du discours antisémite. Je ne citerai à titre d'exemple que ces propos de Jules Soury, le maître à penser de Barrès : « le judaïsme n'est pas un fait religieux mais un fait de race¹⁷ ».

Que l'inversion le soit devenu aussi en raison des persécutions dont les invertis sont victimes est une affirmation audacieuse et très moderne, qui montre que l'ancien étudiant de philosophie qu'est Proust, a conscience de l'incidence qu'a l'ostracisme moral et social dans la construction des identités et des appartenances. Car pour lui, la chose est claire : si les invertis, comme les juifs, constituent une race reconnaissable à ses *caractères moraux et physiques* spécifiques, il faut en chercher la raison dans les humiliations et les rejets qu'ils subissent.

Les invertis « comme les juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées), se fuyant les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés, qui ne veulent pas d'eux, pardonnant leurs rebuffades, s'enivrant de leurs complaisances » (*RTP III*, 18) ; mais aussi rassemblés à leurs pareils par l'ostracisme qui les frappe, l'opprobre où ils sont tombés, ayant fini par prendre par une persécution semblable à celle d'Israël, les caractères moraux et physiques d'une race...

¹⁶ Il faut noter que le terme « homosexuel » apparaît très peu dans la *Recherche* qui lui préfère celui d'« inverti », alors que le mot « homosexualité », lui, y revient souvent. Selon des chercheurs attentifs, « homosexuel » y figurerait 7 à 8 fois et « inverti » de 60 à 70 fois.

¹⁷ Lettre à E. Haeckel datée du 2 janvier 1881, citée dans Bossi 2018. Jules Soury, professeur à l'École des Hautes Études était tout à la fois un théoricien et un historien de la neuropsychologie. Il s'illustra par un antisémitisme racialisé virulent fondé sur un déterminisme biologique absolu.

Mais faut-il s'en tenir au seul niveau littéral et, comme le texte nous y invite, n'attribuer le parallèle établi entre les invertis et les juifs qu'à leur commune malédiction ? Peut-être. Reste que l'insistance quasi obsessionnelle avec laquelle Proust s'emploie à rapprocher les deux « races », demeure plus que troublante¹⁸.

Faut-il ne voir dans cette comparaison soutenue (où les invertis sont les comparés et les juifs les comparants) que le signe de l'absence à la date d'un discours, autre que clinique ou moral sur l'homosexualité, qui obligerait l'inverti à en paraitre un autre à disposition, celui qui traite du sort socialement réservé à cet autre maudit, à cet autre persécuté, à cet autre contraint comme lui, à la dissimulation : le juif ? Possible ! mais cette hypothèse de lecture ne permet pas de rendre compte des très nombreuses pages de la *Recherche* dans lesquelles le rapprochement entre homosexualité et judéité ne relève plus de l'ordre de la comparaison, mais de celui de la fusion – « condensation » serait plus juste, à condition de lever l'embargo que la psychanalyse a mis sur ce concept. Car c'est bien de cela qu'il s'agit.

À titre d'exemple ce passage bien connu dans lequel Marcel décrit le ballet qu'avec des grâces d'éphèbes grecs, les jeunes serveurs du Grand Hôtel exécutent : « Parfois un des jeunes figurants allait vers quelque personnage plus important, puis cette jeune beauté rentrait dans le chœur... je pouvais me demander si je pénétrais dans le Grand Hôtel de Balbec ou dans le Temple de Salomon. » (*RTP III*, 171).

Soit encore cet autre dans lequel Marcel, selon une habitude, qu'il nous dit acquise dans l'enfance, interprète le petit manège auquel se livrent ces deux sodomites que sont M. de Vaugoubert et M. Nissim Bernard, à partir de références raciniennes. Les auteurs du Grand Siècle sont incontestablement des maîtres en matière d'analyse des comportements humains, mais, de toutes les tragédies de Racine qui abondent en exemples de ce type de communication muette, pourquoi n'avoir choisi que les pièces juives ? « Habitué dès mon enfance à prêter même à ce qui est muet, le langage des classiques, je faisais dire aux yeux de M. de Vaugoubert des vers d'Es-

¹⁸ Soit quelques exemples de cette insistance, picorés dans cette longue dissertation : « certains juges supposent et excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs, pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race ? [...] exclus même [il s'agit des invertis], hors des jours de grande infortune où le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les juifs autour de Dreyfus, de la sympathie – parfois de la société – de leurs semblables » (*RTP III*, 17) et « [...] allant chercher l'inversion jusque dans l'histoire [il s'agit toujours des invertis], ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux, comme les israélites disent que Jésus était juif. (*RTP III*, 18) ; « Peut-être l'exemple des juifs » (*RTP III*, 25). Notons aussi ce travail sur le signifiant qui opère une collusion entre Sodome et Sion : il faut, selon le narrateur « prévenir l'erreur funeste qui consisterait, de même qu'on a encouragé un mouvement sioniste, à créer un mouvement sodomiste et à rebâtir Sodome » (*RTP III*, 33). Mon attention a été attirée sur ce passage, ainsi que sur d'autres, par le bel article de Jeanne Bem : « Le juif et l'homosexuel dans *À la recherche du temps perdu*, fonctionnements textuels », *Littérature*, 37, 1980, 100-112.

ther qui font allusion aux jeunes Israélites rassemblées au palais de Mardochée. » (RTP III, 65).

De même que le soi-disant « juif » Lemoine était homosexualisé par un télescopage entre son affaire et celle du scandale déclenché par Harden ; de même le marquis de Vaugoubert dont l'homosexualité n'est un secret pour personne, se trouve judéisé par quelques vers d'*Esther* auxquels ses jeux de regard font songer. Comparaison-fusion, disjonction-conjonction, tricotage-dé-tricotage, Proust fait exécuter au syntagme antisémite du « juif-homosexuel » un étrange pas de deux dans une chorégraphie perverse et intrigante, dont on ne peut qu'interroger l'enjeu.

Le juif est femme

Si en arrière fond de la croyance en la culpabilité de Dreyfus il y avait un préconstruit : celui du juif traître par déterminisme racial que le Drumont de *La France juive* avait fortement contribué à enraciner dans l'imaginaire collectif ; en arrière fond du spectre de la décadence qu'agitent les idéologues nationalistes et antisémites, il y a cet autre préconstruit dont Drumont dans *La Fin d'un monde*, Maurras dans *L'Action française*, Soury dans « la porcherie contemporaine » et autres polémistes, entretiennent le fantasme : celui du juif-homosexuel.

Pour comprendre comment a pu naître ce cliché il suffit, comme je l'ai fait au début de cet article, de déplier la séquence argumentative qui prétend le fonder en raison. Dans un premier temps, on pose que le juif est efféminé par atavisme et, dans un deuxième temps, que les hommes efféminés sont tous des homosexuels, en acte ou en puissance. La conclusion s'impose alors d'elle-même : le juif n'est pas un homme.

C'est la croyance en cette idée reçue, plus que le risque de trahison sur lequel le débat s'est focalisé avec l'affaire Dreyfus, qui est la vraie raison de l'opposition des antisémites à la présence des juifs dans l'armée. Drumont, l'un des plus virulents adversaires de cette présence, n'arguait-il pas de l'absence de virilité du juif pour justifier sa position ? « La plupart, je le répète, sont anémiques au dernier degré et vivent dans des appartements hermétiquement clos où règne une atmosphère surchauffée. » (Drumont 1888, 52) (Si la chronologie ne s'y opposait, ne dirait-on pas qu'il parle de Proust ?) De son côté, Maurras, qui portait sur les juifs le même jugement que Drumont, se plaisait dans ses articles à les traiter de « petits fous ou de petites folles ». Le juif, donc, n'est pas un homme.

Mais il a fallu un jeune juif, Otto Weininger¹⁹, qui consacra un long essai à l'étude de la psychologie des sexes, pour l'affirmer avec une autorité qui se donnait l'apparence de la scientificité :

Quiconque a réfléchi à la fois sur la femme et sur les juifs aura pu constater non sans étonnement combien le juif est pénétré de cette féminité dont on a vu plus haut qu'elle n'était rien de plus que la négation de toutes les qualités masculines. (Weininger [1903] 1976, p. 248)

On ne peut comprendre les divagations idéologiques autour du fantasme du juif-homosexuel, sans prendre la mesure de la grande peur qui hante la société de la fin du siècle : celle de la décadence. Or, il faut savoir que dans l'imaginaire des peuples, la décadence se manifeste toujours sous l'espèce d'une dévirilisation des hommes, et, par effet de contagion, de toutes les valeurs sociales, morales et politiques d'une civilisation. C'est même à ce symptôme qu'on la reconnaît. Comme le dit on ne peut plus clairement Vladimir Jankélévitch (1950) dans un article où il en analyse le phénomène : « La décadence est une féminisation de la virilité ».

Un fait divers qui défraya la chronique et déclencha les polémiques, vint donner corps à cette hantise : l'incendie du Bazar de la Charité qui eut lieu le 4 mai 1897. De ce drame qui endeuilla si cruellement le faubourg Saint-Germain, la *Recherche* ne dit rien, ou presque. Juste trois mots dans *Sodome et Gomorrhe*, et encore faut-il bien les chercher : « Ce fut effroyable ! ». C'est un peu court, mais il est vrai que si l'on se fie à la chronologie du roman, le sinistre eut lieu un an avant que Marcel ne commence sa carrière mondaine. Pour ceux, s'il s'en trouve, qui pourrait l'ignorer, le Bazar de la Charité était une vente de bienfaisance au profit des plus démunis, dont tous les comptoirs étaient tenus par des femmes du grand monde. À la tête du comité d'organisation se trouvait d'ailleurs l'un des supposés modèles de la duchesse de Guermantes, la comtesse Greffulhe. Le feu prit dans la baraque du cinématographe. Sur les restes du Bazar ravagé par les flammes, les guerres idéologiques et les tensions politiques s'exaspérèrent.

Un fait frappa tout particulièrement les esprits. Sur 116 victimes identifiées, 110 étaient des femmes. « Qu'ont fait les hommes »²⁰ ? Au lendemain du sinistre, cette question était sur toutes les lèvres. Mais il fallut quelques jours pour que les langues peu à peu se délient. Les rescapées témoignèrent : les hommes ont frappé, piétiné, molesté les femmes pour sortir plus vite. Où était passé l'impératif chevaleresque du sexe fort : « les femmes et les enfants d'abord » ? À l'évidence les hommes, en

¹⁹ Otto Weininger philosophe et écrivain publia en 1903 un ouvrage qui connut un énorme succès après le suicide de son auteur, l'année même de sa publication : *Sexe et Caractère*.

²⁰ C'est le titre donné par Séverine à son article du *Matin*, 5 mai 1897.

cette tragique circonstance, avaient montré qu'ils n'étaient plus des hommes. Car une telle lâcheté, ne pouvait s'expliquer que comme un effet de leur dévirilisation.

Et sur un terrain préparé en sous-main par toute une littérature fin-de-siècle, cette crise de la virilité révélée par la catastrophe, apparut aux esprits traumatisés comme le signe annonciateur de la décadence redoutée. Les cauchemars se réalisaient. L'effémination des hommes annonçait la fin d'un monde²¹ comme il annonça celle de Rome. « Voilà que nos hommes deviennent des femmes. [...] Lorsque Rome pourrissait dans sa grandeur elle n'a pas accompli d'autres miracles »²².

L'affaire du Bazar de la Charité qui n'aurait pu être qu'un fait divers tragique, devint dans le discours antisémite une preuve de l'enjuivement de la France. Car si les hommes, comme l'événement l'avait montré, n'étaient plus des hommes, c'était l'œuvre de cet homme-femme qui, par l'assimilation s'était insidieusement installé dans toutes les couches (surtout politiquement, économiquement, intellectuellement élevées) de la société française pour la féminiser et œuvrer ainsi à sa décomposition. Il faut en effet, comprendre que ce qui est visé dans l'idéologème du « juif-homosexuel » ce ne sont pas ses prétendues préférences sexuelles des juifs – pas plus répandues du reste que chez les non juifs comme le montre la *Recherche* – que sa féminité qui, par un effet de contagion quasi microbienne²³, dévirilise les races aryennes.

Il est temps de faire retour au début de *Sodome et Gomorrhe*. Au moment où les yeux de Marcel sont, comme il le dit, *dessillés*, que voit-il ? Il voit une chose qu'il n'avait jusque-là pas soupçonnée. Une chose même impensable comme le prouve ce bref échange entre Oriane et son époux. À la duchesse de Guermantes qui vante la sensibilité presque féminine de Charlus : « Il est délicieux, il a une délicatesse, un cœur comme les hommes n'en ont pas généralement. C'est un cœur de femme, Mémé ! » (*RTP* II, 797) le duc répond sèchement : « ce que vous dites est absurde [...] Mémé n'a rien d'efféminé, personne n'est plus viril que lui. » (*Ibidem*). Or, depuis le recoin où il se cache, ce qui saute d'abord aux yeux de Marcel, c'est que ce même Charlus qui « considè[re] que [c'est] l'essence d'un homme de n'avoir rien d'efféminé » (*RTP* IV, 325), qui a « horreur de l'efféminement » (*RTP* II, 123) est une femme ! :

²¹ *La fin d'un monde. Étude psychologique et sociale* est le titre donné par Drumont à un ouvrage publié en 1889 (Paris, Albert Savine Éditeur).

²² C'est Zola qu'inquiète la dévirilisation d'une jeunesse dorée, représentée dans *La Curée* par Maxime le *petit crevé* qui établit ce rapprochement entre La fin de siècle et Rome. Voir, pour le texte cité plus haut, É. Zola, *Œuvres Complètes*, XIII, *Chroniques et Polémiques I, Confidences d'une curieuse, Chroniques, La République en marche*, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1969.

²³ C'est cette contagion, ou si l'on préfère, cette contamination que vise le discours antisémite lorsqu'il parle d'« enjuivement » de la société française, notamment de ses élites politiques et intellectuelles.

[...] ce à quoi me faisait penser cet homme qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il me faisait penser tout d'un coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression et le sourire, c'était à une femme. (RTP III, 6)

Marcel n'aura la révélation de l'homosexualité de Charlus, que dans un second temps, lorsqu'il surprendra son manège avec Jupien. Si le narrateur, en voyant Charlus sortir de chez Madame de Villeparisis, s'aperçoit tout d'un coup qu'il ressemble à une femme c'est qu'il en est, « bel et bien », comme aurait dit le duc de Guermantes, une. Il appartenait donc à cette race sur laquelle, comme sur celle des juifs, pèse une malédiction.

S'il est homosexuel, Charlus n'est pas juif. L'amalgame établi par le discours antisémite entre judéité et homosexualité ne devrait donc n'être pour lui qu'une affaire d'idéologie et de politique, dans laquelle le moi affectif ne se trouve pas engagé. Et pourtant, c'est lorsque que quelques soupçons d'homosexualité se mettent à peser sur sa personne qu'au lieu de les écarter frontalement par l'affiche de sa virilité, il se met à tenir des propos d'un antisémitisme virulent. Cette violente réaction, aussi peu conforme à son habituelle politesse qu'à ses opinions politiques, ne peut qu'interroger. Pourquoi s'en prendre aux juifs quand son homosexualité risque d'être découverte ? Parce que dans ces situations périlleuses, Charlus imagine qu'en professant une haine du juif, il éloignera de lui l'autre terme de l'amalgame : « homosexualité ». La virulence antisémite dont il fait preuve dans ces circonstances, n'est donc qu'une façon détournée de dire par la bande : *je ne suis pas homosexuel*. Aussi doit-elle se comprendre comme une réaction de défense. Proust aura recours à ce même mécanisme de défense qui consiste, comme le dit la chanson populaire, à viser le blanc pour tuer le noir, autrement dit à réfuter vigoureusement une accusation pour mieux repousser celle qui lui est étroitement associée.

Paul Souday, attentif et bienveillant lecteur de Proust eut le malheur de conclure un de ses articles dans lequel il comparait *À la recherche du temps perdu* et *Les Mémoires de Saint Simon*, par ces mots : « Toutes proportions gardées, il y a du vrai, bien que M. Marcel Proust soit surtout un esthète nerveux, un peu morbide, presque féminin. »²⁴ Touché au vif, Marcel Proust lui répondit :

Une chose m'a fait de la peine où vous n'avez certainement pas mis de méchanceté ! Au moment où je vais publier *Sodome et Gomorrhe*, personne n'aura le courage de prendre ma défense, d'avance vous frayez (sans méchanceté, j'en suis sûr) le chemin à tous les méchants, en me traitant de « féminin ». De féminin à efféminé, il n'y

²⁴ L'article, paru dans *Le Temps*, fut repris en volume dans un ouvrage intitulé *Marcel Proust, Témoignages, Souvenirs*, Paris, Kra, 1927.

qu'un pas. Ceux qui m'ont servi de témoins en duel vous diront si j'ai la mollesse des efféminés. (*Corr.*, XIX, 594)

Pas sûr que le rappel de ce duel vaudevillesque avec Jean Lorrain suffise à convaincre le journaliste de la virilité de l'auteur de la *Recherche*²⁵. Mais la question n'est pas là !

Ce qui est important dans cette lettre, c'est la profondeur de la blessure que le qualificatif de « féminin » a infligé à Proust et dont il fait entre les lignes l'aveu dans cette lettre. À quoi qu'il ne fallait justement pas toucher, Paul Souday a-t-il, sans le vouloir, touché ? Certes l'écrivain justifie en raison sa réaction affective, par l'effet négatif que la divulgation de ce trait de caractère, aura sur la réception critique du livre qu'il s'apprête à publier. Il sait que « de féminin à efféminé il n'y a qu'un pas », et que d'efféminé à homosexuel, il n'y a pas même un pas, très vite franchi, comme en témoigne cette autre lettre adressée à Paul Souday : « Féminin appliqué à moi a fait son chemin, comme je le craignais ; des "coupures" notamment du Figaro, me l'apprennent, et le chemin de Sodome devient un leitmotiv » (*Correspondance générale*, 1930, 89).

Mais cette crainte, pour légitime qu'elle soit, ne suffit pas à expliquer les professions (assez grotesques) de virilité faites par Proust. Qu'est-ce qui est donc en jeu dans ses véhémentes réfutations de sa féminité ? Et si c'était non celle explicitement affichée, mais celle de l'autre terme de l'amalgame antisémite : sa judéité ? Car si le juif est femme, être viril c'est n'être pas juif. Toujours viser le blanc, tuer le noir ! Cette technique de déni a fait ses preuves.

Nervosité, morbidité, sensibilité féminine. Ce sont là tous les signes nosologiques caractéristiques des écrivains et des artistes tenants de ce courant esthétique fin de siècle : le décadentisme – courant dans lequel on rangeait l'ouvrage qui valut à Proust de se battre en duel avec Jean Lorrain. Mais tant que seul le petit monde des lettres et des arts semblait présenter ces syndromes pathologiques, on pouvait ne voir là que jeux d'esthètes dégénérés (comme on disait à l'époque), relevant, en cas d'atteinte excessive aux bonnes mœurs, de la justice pénale, ou destinés à

²⁵ Dans une recension fielleuse des *Plaisirs et des jours*, Jean Lorrain évoqua l'homosexualité de l'auteur. Outragé par une telle accusation, Proust provoqua le critique en duel (6 février 1897). Par la suite il se vanta souvent de cet acte de courage, qui, en témoignant de la fausseté de l'accusation de féminité portée contre lui, devait faire taire toutes les mauvaises langues. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Marcel se targuera également d'être un duelliste aguerrri, au moment où redoutant d'être surpris en train d'épier Charlus, il se reproche son manque de courage : « Il ferait beau voir, pensais-je, que je fusse pusillanime, quand le théâtre d'opérations est simplement notre propre cour, et quand moi qui viens d'avoir plusieurs duels sans aucune crainte, à cause de l'affaire Dreyfus, le seul fer que j'ai à redouter est celui du regard des voisins qui ont autre chose à faire que de regarder dans la cour. » (*RTP* III, 10). Cet affichage de virilité doit se comprendre aussi comme une façon détournée de se démarquer des Charlus, Jupien...

servir de cas cliniques à des médecins spécialistes des maladies nerveuses comme Max Nordau (*Dégénérescence*) ou à des essayistes comme Paul Bourget (*Essais de psychologie contemporaine*).

Il en va tout autrement depuis la montée de l'antisémitisme racialisé qui, s'il fait des juifs des homosexuels, fait des homosexuels des enjuivés, artisans les uns comme que les autres, de la décadence de la France. En le judéisant comme homosexuel et l'homosexualisant comme juif, l'idéologue du juif-homosexuel stigmatise doublement Proust, mais paradoxalement il lui offre la possibilité d'échapper à ces deux stigmatisations. En effet, s'il est possible par l'affiche de la virilité de tordre le cou aux accusations d'homosexualité, il est beaucoup plus difficile de trouver la parade contre celle de judéité. Mais si « homosexuel » et « juif » ne font qu'un, alors il devient possible de nier la judéité par la seule réfutation de l'homosexualité.

Tel est l'un des bénéfices secondaires du couplage quasi obsessionnel entre homosexualité et judéité que l'on trouve dans maints passages de la *Recherche*. Est-ce que derrière le « je ne suis pas homosexuel » sous entendu dans la lettre de Proust à Paul Souday ne se cacherait pas cet autre énoncé indicible : « je ne suis pas juif²⁶ » ?

Il vaut la peine d'y réfléchir...

Bibliographie

- Bem J. (1980), « Le juif et l'homosexuel dans *À la recherche du temps perdu*, fonctionnements textuels », *Littérature*, 37, 100-112.
- Bossi L. (2018), « Jules Soury (1842-1915), traducteur de Ernst Haeckel », *Arts et Savoirs*, 9, 2018, < <http://journals.openedition.org/aes/1168> > (20 août 2020).
- Drumont É. (1888), *La France Juive*, Paris, Victor Palmé.
- Drumont É. (1889), *La fin d'un monde – étude psychologique et sociale*, Paris, Albert Savine Éditeur.
- Guedj J. (2007), « « La figure du juif efféminé. Genre, homophobie et antisémitisme dans la France des années 1930 à travers les discours d'extrême droite », in R. Revenin (éd.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 220-235.

²⁶ Je tiens toutefois à préciser que je ne partage pas les thèses soutenues par Alessandro Piperno dans son ouvrage *Proust antijuif* [2000], traduction de F. Gonzalez Batlle, Paris, Éditions Liana Levi, 2007.

- Jankélévitch V. (1950), « La décadence », *La Revue de métaphysique et de morale*, 4, 337-369.
- Perelman Ch. (1970), *Le Champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles.
- Piperno A. ([2000] 2007), *Proust antijuif*, traduction de F. Gonzalez Batlle, Paris, Éditions Liana Levi.
- Proust M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol.
- Proust M. (1970-1993), *Correspondance de Marcel Proust*, établie, annotée et préfacée par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 vol.
- Souday P. (1927), *Marcel Proust, Témoignages, Souvenirs*, Paris, Kra.
- Weininger O. ([1903] 1976), *Sexe et caractère*, traduction de D. Renaud, Paris, L'Âge d'homme.
- Zola É. (1969), *Œuvres Complètes*, XIII, *Chroniques et Polémiques I, Confidences d'une curieuse, Chroniques, La République en marche*, Paris, Le Cercle du Livre Précieux.